tranzistor

L'INFO DES MUSIQUES ACTUELLES EN MAYENNE
TRIMESTRIEL / GRATUIT / ÉTÉ 2012 / NUMÉRO 47

HOMMES STUDIOS

LES MUSICIENS 2.0

édito

Le doute plane toujours. Plus de 30 ans après Kraftwerk, un soupçon persiste quant à l'authenticité de la musique créée avec des machines électroniques et les compétences qu'elle exige. « C'est trop facile, c'est l'ordinateur qui fait tout le travail », entend-on souvent. Le contexte de la scène révèle bien cette suspicion : les gens n'aiment généralement pas voir un musicien derrière son ordinateur portable. Ils ont besoin de savoir ce qu'il fabrique, comme s'ils redoutaient que « *la machine se soit substituée à l'humain* », note le chercheur Nick Prior. « *Au mieux, on considérera que la contribution du musicien est minime. Au pire qu'il se contente d'appuyer sur play et de consulter ses e-mails* ».

« *À quoi bon dépenser des milliers d'euros en équipement pour que ça ne sonne pas mieux que des mecs qui tapent sur des tôles* », s'interrogeait récemment le talentueux musicien electro Totally Enormous Extinct Dinosaurs, relatant la claque musicale que lui avaient infligée des musiciens africains jouant sur des instruments recyclés. Une façon de dire qu'ordinateur ou plaque de tôle, chant des machines ou des humains, ce qui importe, ça n'est pas le moyen, l'outil, l'instrument. Mais qu'on ait quelque chose à dire, si possible de manière personnelle, neuve et mystérieusement sublime.

Nicolas Moreau

Tranzistor #47

Tranzistor est une publication de l'ADDM 53 : centre administratif Jean Monnet - 25 rue de la Maillarderie - BP 1429 - 53014 Laval cedex // ISSN 1968-2360 // Directeur de publication et de rédaction : Baptiste Clément // Rédaction : Jean-François Bodinier, Éric Fagnot, Adrien Fournier, Julien Gautier, Antoine Gautreau, Rémi Hagel, Jérémie « Bart » Hirigoyen, Vincent Hureau, Antoine Huvet, Raphaël Juldé, Yoan Le Blévec, Nicolas Moreau, Delphine Raimbault, Sophie Santoni-Haeussler // Images : Emmanuelle Bézieres (couverture, p. 6-7), Matthias Picard (strip), Gaël Lefeuvre (p. 9), Guillaume Denaud (p. 22-23), Laurent Moreau (titres manuscrits, p.16 et 18) // P.A.O : Antoine Gautreau // Photogravure : Imprim'services // Impression : conseil général de la Mayenne // Tirage : 3100 ex. // Merci à Emmanuelle Bezières, Guillaume Denaud, Romuald Gablin, Nicolas Toueille, John Cassidy, François Boiton, les musiciens figurant dans ce numéro et Los Manchos de la Mancha. La citation du numéro : « Pour avoir un jeu plus rock, frappez plus fort » (Keith Moon).

Cette publication s'intéresse aux musiques dites "Musiques Actuelles". Ce terme, initié par le Ministère de la Culture, regroupe toutes les esthétiques musicales à l'exception des musiques classiques et contemporaines. Ces courants sont issus du jazz, du rock, du mouvement hip-hop, des musiques traditionnelles... et rencontrent des problématiques similaires concernant la création, la répétition et la diffusion.

Manceau en concert acoustique à Mayenne le 1er juillet.

© Romain Joly

La famille s'agrandit

L'histoire commence en 2000 quand une bande de potes rallie Mayenne à Marrakech en… mobylette. Quelques années plus tard, **Tribu Familia**, l'association née de cette aventure, reprend du service pour accoucher du festival **Les Arts'Borescences**. Alors que ce festival fête cette année son 6e anniversaire, l'asso se voit confier un rejeton de 22 piges : **L'été des 6 jeudis**. Une saison estivale de concerts gratuits organisés dans le centre-ville de Mayenne et qui rencontre depuis sa création un joli succès populaire. Pour l'édition à venir, Tribu Familia conserve la ligne « chanson » qui fait l'identité des « 6 jeudis », sans mettre au placard son goût pour les métissages : « *On aime les artistes un peu inclassables, qui hybrident les genres et dynamitent les codes* », assure Laure Denis, salariée de Tribu Familia depuis 2010. Avec des drôles d'oiseaux comme le troubadour-jazzman André Minvielle, la super tonique Chloé Lacan, Babel ou Ben Mazué, on risque d'être servi, question dynamitage… Autour de ces concerts, l'asso proposera une série d'animations en partenariat avec le bar associatif Le Rade ou le conservatoire : rencontre, atelier, concerts avec des groupes locaux, etc.

Gratuité, partenariats, programmation d'artistes découvertes : autant d'ingrédients également présents dans la prochaine édition des **Arts'borescences**, qui mixera « arts de rue et musiques actuelles » dans la bucolique enceinte du Parc du Château de Mayenne. S'y ébattront notamment CongopunQ, projet foutraque du batteur de M, Cyril Atef, ou les lavallois d'Yriroad : le duo a bénéficié d'une résidence dont il présentera le résultat en ouverture des Arbos, le 30 juin. Rendez-vous au bar !

hein!?!

Peinture fraîche

La dernière version datait de 2006. Il était temps de rénover de fond en comble le site web de Tranzistor. Nouveau design, navigation complètement revue… plus claire et ergonomique, la nouvelle version de **Tranzistor.org** propose davantage de news et d'articles, des vidéos, un accès direct à toutes les archives du magazine et des émissions de radio… Auxquels s'ajoutent les habituels agenda concerts, petites annonces ainsi qu'un annuaire complet et mis à jour des acteurs des musiques actuelles en Mayenne. À ajouter dans vos favoris d'office !

Au foin de la street

L'été sera chaud ! Démarrage en fanfare avec **Au foin de la rue** les 6 et 7 juillet. Pour sa 13e édition, le festival dyonisien affirme sa ligne de programmation, entre locomotives (Ayo, Joey Starr…) et trucs inconnus-mais-qui-ont-l'air-terrible, grosses claques hip hop (Rocé, Dope D.O.D…), reggae roots (Hollie Cook, Stephen Marley…) et electro tropicale (El Hijo de la Cumbia…).

Le Bocage bouge

Ça groovera sec aussi du côté du Bocage Mayennais cet été. À Gorron d'abord le 13 juillet avec **Le Music'AL**, concert gratuit avec Les Caméléons, La Gâpette et Les Colporteurs. Puis le 18 août à Carelles, avec le festival **Terra Incognita**. Un nom à l'image de la programmation découvreuse du festival, combinant rock abrasif (les impeccables Papier Tigre, Von Pariahs…) et beats electro pour danser jusqu'au bout de la night (Forbidden Foreplay, Tits & Acid…).

Starface

Les vacances d'été à Laval ? Mais nan c'est pas la déprime. Il y aura la **Face des Étoiles** : une grosse demi-douzaine de concerts gratuits avec Les Blérots de Ravel, Karpatt, Batlik et une belle brochette de produits locaux : La Casa, Les Fils Canouche, Pourkoipanou…

T'émerges ?

Le tremplin **Émergences**, c'est reparti ! Porté par un collectif de 10 structures culturelles (rejointes cette année par Au foin de la rue et le 6par4), ce dispositif de repérage et d'accompagnement s'adresse aux artistes et groupes de musiques actuelles (rock, electro, chanson, rap, etc.) résidant en Mayenne. Au programme : quatre concerts de sélection et un concert final avec à la clé pour les quatre groupes finalistes : des résidences-formations, une captation live vidéo et audio, etc. Inscriptions en ligne jusqu'au 12 octobre sur www.lesemergences.com.

Coup de boost

Tremplin toujours : à l'occasion du festival Jeunesses 2 Karactère, le 6par4 accueillera en octobre l'étape départementale du tremplin national **Buzz Booster**. Ce tremplin est ouvert aux artistes hip hop, r'n'b, soul, ragga/dancehall du département. Les six groupes sélectionnés bénéficieront d'un accompagnement scénique en amont du concert. Infos et inscriptions (avant le 13 juillet) sur www.j2k.laval.fr

L'été indien

Du 19 au 23 septembre, le **Chaînon Manquant** viendra terminer l'été en douceur. Pour sa 1re édition lavalloise, le festival nous mitonne une programmation foisonnante (près de 60 artistes) et prometteuse avec notamment les affriolants Applause, Syrano, Boogers, Marcio Faraco ou Skeleton Band. À noter : le Chaînon recherche toujours des bénévoles. Pour toute info : www.fntav.com

Good morning Évron

Radio éphémère à ses débuts, **Happy Web** émet de manière pérenne depuis fin 2011. Autogérée par une petite bande de jeunes passionnés, cette webradio locale basée à Évron, outre une programmation musicale plutôt orientée pop rock, consacre certaines de ces émissions à la scène locale.

Grand-messe

Des nouvelles de l'**étude** menée par l'ADDM 53 sur les groupes et artistes de musiques actuelles en Mayenne. Prévue initialement au printemps, cette enquête sera publiée cet automne et présentée lors d'une journée « forum » le 23 novembre prochain. À noter d'ores et déjà dans vos agendas.

Nouveaux arrivages

Une sacrée flopée de disques s'annonce à l'horizon. Dont le premier album des **Birds in row**, un EP des bouchers-charcutiers de **Brutal Deceiver** et un 4 titres des non moins belliqueux **We are in the country**. Le nouvel album de **Kaar Kaas Sonn** est quant à lui déjà disponible en ligne, et celui de **Captain AdHoc** paraîtra à la rentrée. Tout comme les premiers EP de **Melocotón** et **Pierre Bouguier**. Ça sera tout ?

© Lionel Allinant

Garden party

Reggie Washington, Gene Lake… Ces noms ne vous disent peut-être rien. Et pourtant ces types forment l'une des paires rythmiques les plus ébouriffantes du jazz actuel. Des pointures internationales que Lionel Allinant a reçu dans… son jardin. Le **Tallani's Garden** à Bouère. Un petit amphithéâtre de verdure niché au cœur de la campagne du Sud-Mayenne. « *C'est un lieu de concert mais aussi d'exposition*, précise le maître des lieux. *J'y présente les dessins et peintures que m'ont inspirés les artistes que j'accueille.* »

Peintre à plein temps, Lionel court les clubs et festivals de jazz pour croquer les musiciens sur le vif. « *J'aime les musiciens qui improvisent, qui savent prendre des risques… Ce sont souvent les plus ouverts musicalement et humainement* ». Au fil des concerts, il rencontre de nombreux jazzmen, qu'il invite à jouer dans son jardin mayennais. « *L'idée, c'est de proposer de manière régulière des concerts de musiques improvisées dans un territoire rural où ce type de musique est très peu représenté* ».

Depuis 2008, sous les yeux d'un public fidèle, les musiciens défilent à Bouère : américains, brésiliens, hollandais ou… mayennais. « *Ça me semble logique de donner aussi une place aux musiciens locaux dans la programmation* ». Ainsi le 22 juillet, le Tallani's Garden accueillera le Joh Quartet, mené par le trompettiste lavallois Johan Lefèvre, avant de recevoir à nouveau Reggie Washington et Gene Lake, en septembre prochain. Et ne dites pas que ces noms ne vous disent rien !

et ailleurs ?!

Sound & the city

Chaque ville a-t-elle un son ? À vous de juger en écoutant la 5e édition de **Vibrations électriques**. Éditée par Radio Campus Rennes, cette compile téléchargeable gratuitement propose une sélection, majoritairement pop rock, de 17 « *jeunes groupes rennais* ». Mais à Rennes, « y a pas que du rock'n'roll », comme vient le rappeler la compilation digitale et gratuite **Rain City**, consacrée à la scène hip hop rennaise. À Angers, on compile aussi : disponible depuis mai, le 3e volume d'**Angers Kalling** rassemble vieux sages et jeunes padawans de la scène angevine…

A store is born

En ces temps moroses pour les disquaires, ouvrir une boutique de disques relève du militantisme. Fédération de 58 labels de jazz français, les **Allumés du jazz**, qui édite l'excellent journal (gratuit) du même nom, ouvrait il y a un an un magasin de disques au Mans. Proposant un apéro concert mensuel, la boutique n'offre pas que des disques, mais aussi « *du savoir, du partage et un peu de chaleur* », loin des « *boutiques virtuelles et des supermarchés hyper pas supers* ».

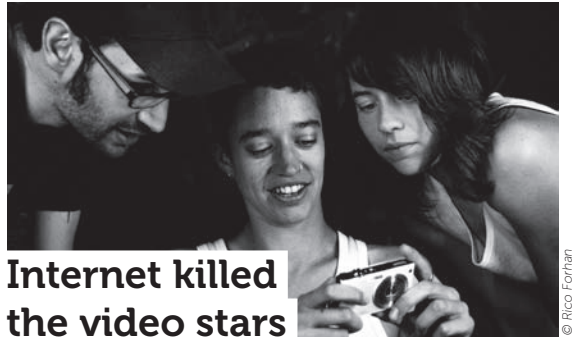
Épicerie fine

Né au Mans, le label **Monopsone** a dix ans, et fête ça avec *Fragments*, une série de six vinyles 25 cm au design élégant, édités en tirage limité.
Naviguant dans les eaux pop/post rock electro habituellement fréquentées par le label, ces « fragments » proposent des titres inédits d'une sélection impeccable d'artistes internationaux, parmi lesquelles les classieux New-Yorkais de Violens ou les anglais d'Epic 45 et leurs rêveries fantomatiques et délicates.

Paix et labour

Au rayon festival metal, à côté du Hellfest, il y a le **Motocultor**, les 17, 18 et 19 juillet à Theix, près de Vannes. Entre deux parties de jokari sur la plage, les metalheads vont avoir chaud sous leurs perfectos : la prog' envoie du lourd, avec quelques légendes (The Exploided, KMFDM…), les terribles Textures et une cohorte de groupes aux noms plus poétiques les uns que les autres : Immolation, Pervert Asshole, Cattle Decapitation… Oowwwww !

Mansfield.TYA, ici avec Charlie Mars, vient de réaliser un long-métrage avec thomR.



© Rico Forhan

Internet killed the video stars

Vidéoclip. Le mot, un rien désuet, fleure bon les années 80. Pourtant, avec internet et la démocratisation du matériel vidéo, le clip fait preuve depuis quelques années d'une créativité débordante. Petit tour d'horizon en région, avec d'abord le génial réalisateur nantais **Charlie Mars**, clipeur pour Mansfield.TYA, Françoiz Breut ou Boogers. Drôles et fourmillant d'idées, les vidéos de Mars sont parfois très éloignées du morceau qu'elles « illustrent » : « *C'est ça qui est génial avec le clip, ça offre une liberté totale*, explique-t-il. *Tu peux faire ce que tu veux : fiction, parodie, animation…* » « *De toute façon si tu veux sortir du lot, vu la production pléthorique, mieux vaut éviter les clichés, trouver de nouvelles idées, surprendre* », complète **Mac Néma**. Ce jeune vidéaste, après s'être fait la main sur les clips (extrêmement désopilants) du vendéen Mc Circulaire, signe aujourd'hui les vidéos des très en vue Von Pariahs, originaires de Fontenay-le-Comte, comme lui. « *J'essaie de reproduire en image ce que j'éprouve en voyant les musiciens sur scène* » explique quant à lui **thomR**. Cet ex-angevin installé à Nantes travaille d'abord avec des artistes qui l'inspirent, comme Les Thugs, Dominique A ou Zone Libre. Dépassant le cadre du clip, ses images, captées en concert et dégageant une forte puissance émotionnelle, entrent en complète résonnance avec leur « bande-son ». Tournées également en live pour la plupart, les vidéos du Manceau **Mr Fifi** documentent avec talent la scène punk/post-harcore, de Guerilla Poubelle aux Birds in row, entre clips, tour-reports et documentaires. Tout son travail comme celui de Mars, Néma et thomR est visible sur le net : y en a pour des heures de bonheur !

HOMMES STUDIOS

LES MUSICIENS 2.0

Au 20e siècle, les musiciens composaient dans leur local de répétition, enregistraient en studio et vendaient leurs albums chez un disquaire. Au 21e, ils produisent seuls dans leur home studio des mp3 qu'ils partagent gratuitement sur le web. Le résumé est sans doute rapide. Mais personne ne le niera : en quelques années, la démocratisation des technologies numériques et le développement fulgurant d'internet ont fondamentalement transformé les pratiques musicales (voir à ce sujet le dossier « Musique et révolution numérique » du n°41 de *Tranzistor*).
Aujourd'hui, musiciens professionnels et amateurs disposent sensiblement des mêmes outils de création. Et la diffusion des savoirs via les sites web, tutoriels, et autres forums rend encore plus perméable la frontière entre ces deux catégories. Si le « do it yourself » est depuis longtemps la règle pour une immense majorité de musiciens, avec le numérique, l'autoproduction a complètement changé d'échelle, en termes de rapidité, de qualité ou de rayonnement (mondial avec internet). Mais, bien plus que de permettre aux musiciens d'effectuer plus efficacement les tâches qu'ils font depuis toujours, l'ordinateur transforme en profondeur leur façon de créer et de penser la musique. Une « pensée numérique » incarnée par une nouvelle génération de « home producers » et « home studistes ». Des musiciens 2.0 maîtres du collage sonore, qui jouent à domicile, souvent en solitaire, à la manière des écrivains ou des peintres œuvrant seuls dans leur atelier.
Reflets d'un monde de plus en plus informatisé et interconnecté, ces musiciens en chambre sont de plus en plus nombreux : en 2008, 5% des Français, soit plus de 3 millions de personnes, faisaient de la musique sur ordinateur (source : INSEE / DPES). Qui sont ces home studistes, qui souvent cultivent l'anonymat ? Comment travaillent-ils ? Avec quels outils ? Dans quels lieux ? Rencontre avec quelques « hommes studios » en pleine actualité, discographique ou scénique, et incursion dans ces labos secrets où se fabrique une grande partie de la musique d'aujourd'hui (et de demain). ∗

Dossier par Nicolas Moreau

Geek accro au matos ? Ours solitaire et mal léché ? Musiciens du 21e siècle ? Qui sont les home studistes ? Le sociologue – et utilisateur de home studio à ses heures – Philippe Le Guern s'est penché sur le cas de ces « musiciens en chambre ».

ULTRAMODERNE SOLITUDE

C'est quoi concrètement un home studio ?

Le terme de home studio renvoie à une multiplicité de configurations techniques possibles : du simple ordinateur au studio ultra sophistiqué. Néanmoins, on retrouve généralement au cœur du dispositif un ordinateur, une carte son (qui convertit un signal analogique en numérique), une paire d'enceintes, quelques micros… Fondamentalement, le home studio désigne une technologie qui s'adresse à un public non professionnel. Par opposition aux studios classiques, souvent chers et requérant des compétences technologiques fortes, le coût réduit et la relative simplicité d'utilisation du home studio en fait un équipement pour « Monsieur Tout-le-monde ».

Dans « home studio », il y a « home »…

Outre sa facilité d'appropriation, le home studio peut s'utiliser dans un contexte domestique. Une domesticité rendue possible par sa légèreté, sa compacité… Et ça a évidemment des conséquences très fortes : on peut l'utiliser sans se soucier des coûts économiques et des contraintes de temps imposés par les studios traditionnels. On a plein de témoignages de musiciens là-dessus : tu peux jouer le jour, la nuit, en pyjama… Tu as une idée en pleine nuit, tu peux te lever pour l'enregistrer, etc. C'est un outil de libération des contraintes spatio-temporelles, et plus largement de l'industrie du disque. Avec un home studio, on peut théoriquement tout faire : composer, enregistrer mais aussi promouvoir et diffuser sa musique… C'est une sorte de couteau suisse, économique et multi-fonctionnel.

Maîtriser ces fonctionnalités multiples demande donc une certaine polyvalence ?

Il serait faux de penser que le home studio est un outil simple à maitriser. Quand tu apprends un instrument, comme par exemple la guitare, tu restes dans un apprentissage codifié. Tu apprends l'harmonie, les accords… L'éventail de possibilités du home studio rend la chose beaucoup plus complexe : tout est possible, tu peux vite te retrouver avec un orchestre sous les mains… L'industrie du disque, les grands studios induisaient une division du travail : chacun ses compétences. Avec le home studio, c'est l'inverse : c'est la concentration des tâches, la poly-compétence : on est à la fois informaticien, technicien son, musicien, chargé de com'… Que ce soit une réalité ou non, les home studistes se vivent comme poly-compétents. Et de très nombreux musiciens maîtrisent merveilleusement bien ces outils. Mais j'ai pu observer dans mes enquêtes qu'énormément d'utilisateurs d'home studio n'étaient pas très compétents sur toute une série d'aspects, notamment en terme d'acoustique, de techniques du son…. Les logiciels home studio sont en général des copies virtuelles de machines et d'instruments analogiques dont la maîtrise demande un long travail d'apprentissage. Beaucoup s'en servent sans savoir comment ils fonctionnent réellement, en utilisant des effets prédéfinis, des sons « prêts à jouer »…

> « Le home studio : une sorte de couteau suisse, économique et multi-fonctionnel »

D'où le risque, avancé par certains, d'une uniformisation de la création musicale ?

La culture du home studio s'est construite sur le bricolage, le hasard, cet espèce de distorsion, d'usage à côté de la plaque… Et ce principe de détournement des fonctions premières d'un outil peut être d'une très grande richesse créative. Mais lorsque tu emploies des sons de banques de données qui sonnent toutes pareilles et que tu utilises ton matériel sans en connaître 10 % des fonctionnalités, il y a forcément un risque de standardisation. Lorsqu'on s'intéresse aux outils utilisés par les home studistes, on s'aperçoit qu'en fonction des familles esthétiques, il y a des standards : 9 fois sur 10 les musiciens achètent le même matériel. Même chose pour la façon dont ils utilisent ces outils.

Peut-on parler à propos des home studistes d'une nouvelle génération de musiciens, de musiciens 2.0 ?

On pourrait penser qu'il y a une coupure radicale entre les « digital natives » et les musiciens prénumériques. Or on voit que de nombreux musiciens de 50-60 ans ont intégré depuis longtemps ces outils. Cela dit, ils se servent généralement du home studio comme outil d'enregistrement. Ils branchent leurs guitares sur leur carte son… Avec les technologies home studio sont nés des courants comme le rap ou les musiques électroniques qui imposent une nouvelle façon d'envisager la musique : on travaille seul, et non plus en groupe, configuration traditionnelle du rock ou de la pop. La « solitude » du home studiste s'inscrit dans l'évolution de nos sociétés hypermodernes, toujours plus individualistes. Et implique forcément d'autres modes de pratique : la répétition, où beaucoup de musiciens ont appris à jouer, n'a plus lieu d'être. On apprend autrement, avec des tutoriels, sur les forums internet… D'autres types d'échange s'instaurent. Il n'y a pas moins de contacts, peut-être même plus : les musiciens sont hyper connectés, ils dialoguent et collaborent via internet avec leurs collègues, parfois à l'autre bout du monde. Le rapport à l'espace-temps est complètement renouvelé…

Que change le home studio en terme de création, de mode de travail des musiciens ?

À l'ère analogique, un ingénieur du son « écoutait » au sens propre la musique qu'il mixait. Avec l'ordinateur et les interfaces graphiques, le son est visualisé autant qu'il est écouté. Cela favorise l'anticipation par le regard et une perception de la musique en instants sécables, une série de blocs isolables que l'on peut figer pour les manipuler à volonté. Le « copier-coller » devient une fonction clé dans le travail de composition. Ce qui différencie aussi les home studistes, c'est leur faculté à se mouvoir dans des univers totalement virtualisés. Manipuler un vrai instrument ou sa représentation virtuelle sur un écran n'induit pas les mêmes opérations mentales, le même rapport au son, à l'instrument… Ce qui est nouveau également, c'est la capacité de ces musiciens à utiliser le web. Il faut connaître les réseaux de diffusion qui permettent de faire exister sa musique, savoir développer des stratégies d'amplification de sa notoriété. Avant tu enregistrais des cassettes pour démarcher 15, 20 labels… Aujourd'hui, tu lances des bouteilles à la mer. Et l'océan est vaste, tu ne sais pas très bien où ta bouteille va atterrir. Finalement, c'est assez poétique. ∗

Interview complet à lire sur www.tranzistor.org

Illustration : Gaël Lefeuvre

CHAMBRES AVEC VUE

L'image du home studiste retranché dans son studio a vécu. Depuis leur chambre, la plupart ont vue sur le monde. Cinq « hommes studios » nous ouvrent les portes de leur antre. Et nous parlent matos, musique libre, plaisir solitaire et collaborations avec la terre entière.

Open mic

Du Gabon à la Jamaïque, du hip hop au reggae, le très polyvalent FOODJ, rappeur, beatmaker et fondateur du collectif Madrigal, ouvre son home studio à tous les vents, sans frontière ni limite stylistique.

Chambre, sous-sol, grenier… Foodj - Nicolas Nivert pour l'état civil - a tout essayé : cet ancien skater, la trentaine à peine, a déjà derrière lui quelques home studios, dont l'avant-dernier est parti en fumée dans un incendie. Un traumatisme : « *un an après, j'ai encore une odeur de brulé dans le nez* », souffle-t-il. Aujourd'hui, Foodj travaille presque à plein temps dans un studio indépendant de son lieu de résidence. « *Ça permet de bien séparer musique et vie privée. Petit à petit, j'ai reconstitué mon ancien home studio. Aujourd'hui, je dois avoir 5000-6000 euros de matériel. J'ai un parc micros complet, des synthés numériques pour composer, une vieille console et des effets analogiques (compresseurs, etc.) pour ajouter du grain et du relief au son. J'ai aussi des enceintes de monitoring Yamaha NS-10 que l'on retrouve dans beaucoup de home studios…* »

Lorsqu'il démarre en 1997, le jeune Mc s'enregistre en rappant devant un magnétophone. « *Avec la démocratisation du matériel, j'ai pu m'acheter un ordi, avec le logiciel Samplitude auquel j'ai été fidèle de la version 2 jusqu'à la 6 ou 7. Aujourd'hui, j'utilise uniquement Protools et Cubase, avec lesquels je gère tout, de la composition au mixage. Ces logiciels universels offrent des tonnes d'effets, d'instruments virtuels… Rien que pour la compression du son, il y a 1000 marques de compresseurs avec chacun leurs caractéristiques et des possibilités de réglages infinies. Tu peux te perdre dans énormément de choses… Le travail du son, notamment le mixage, c'est complexe : il n'y a pas de mode d'emploi. Tu apprends avec le temps, avec les tutoriels sur YouTube, en regardant les gens bosser dans d'autres studios, et puis surtout il faut tester, faire des erreurs, pousser son matériel dans toutes ses possibilités* ».

Foodj a aussi pu s'essayer sur des « cobayes » : de son premier groupe de rap West Sound à l'actuel quartet Sine Qua Non, des nombreux rappeurs à qui il a proposé ses beats aux musiciens d'Afrique de l'Ouest où il délocalise occasionnellement son home studio depuis 2006… « *J'aime être en studio mais j'aime aussi le live, provoquer des rencontres* ». Comme pour l'album reggae dancehall *Royal Flush*, qu'il vient de publier avec son collectif/label Madrigal Musique. Ce projet, où figurent des chanteurs américains, guyanais ou jamaïcains, crée le buzz sur le web : une vidéo extraite de l'album cumule plus de 20.000 vues. « *Ça nous a surpris nous-mêmes. Mais avec le temps, on s'est créé un réseau, avec des contacts un peu partout dans le monde, en Roumanie, en Italie, au Costa Rica, à la Réunion… Et puis je suis limite geek : j'ai du être sur Facebook deux mois après sa création. Via le net notamment, on essaie de mettre notre musique dans de bonnes mains. Parfois, ça paie* ». ✶

Electro libre

Il compose dans son « home studio cuisine », mais RADOUL BRANK foule aussi les scènes, avec le duo de « variétés électroniques » Solitude Collective Orchestra ou lors de ses diverses collaborations pour le théâtre.

Dans la cuisine-salon où il concocte son inclassable mélange d'electronica-breakbeat-jazzy s'empilent deux ou trois synthés, quelques machines, un inévitable ordinateur portable… « *Je ne fais pas une folie du matériel* », assume radouL branK, alias Gérald Bertevas, 37 ans dont 17 passés à composer de la musique électronique sous des pseudos divers et variés. « *Mon budget matériel doit à peine dépasser les 2000 euros. Ce qui compte, c'est d'avoir un équipement qui corresponde à la personnalité que tu veux donner à ton son. J'ai deux synthés analogiques, un Korg MS-10 et un Roland SH-09 : l'analogique confère au son une chaleur que l'on ne retrouve pas avec le numérique. Chaque marque a son grain, son identité. La rondeur en basse et la brillance dans les aigus des synthés Roland me vont parfaitement* ».

Avant, il y a un siècle, au milieu des années 90, Gérald travaillait sans ordinateur : « *Lorsque j'enregistrais sur bandes DAT, je perdais toutes mes programmations. L'ordinateur a été une révolution : tu peux tout conserver, modifier en permanence. Au départ, lorsque "j'apprenais l'ordinateur", je me laissais guider par les logiciels. Avec l'expérience, tu finis par apprendre à gérer la machine et à ne pas te laisser dépasser par elle. Aujourd'hui, j'ai souvent une idée très précise des morceaux que je veux composer et j'essaie de la reproduire le plus fidèlement possible* ».

Parfois aussi, tout part d'une erreur (« *je marche beaucoup à l'accident créatif* ») ou d'un sample : « *J'appartiens à cette génération nouvelle de musiciens qui écoutent beaucoup de disques et qui les réutilisent dans leurs productions. Parfois lorsque tu écoutes une chanson, il y a 3 ou 4 secondes que tu trouves géniales. Tu récupères juste ce fragment et tu en fais complètement autre chose. En procédant ainsi, est-ce que je ne suis pas moins auteur qu'un bluesman qui utilise toujours les mêmes accords ? À partir du moment où je diffuse un morceau, je considère que tout le monde doit pouvoir se l'approprier, le réutiliser librement…* »

Libre de droit, la pléthorique production du label qod, fondé par Gérald en 2003, est ainsi téléchargeable gratuitement. Et si qod tourne aujourd'hui quelque peu au ralenti, c'est que depuis un an, radouL se consacre activement à Solitude Collective Orchestra. Un duo né en home studio mais qui a vite trouvé une existence scénique. « *C'est bien le home studio, mais il faut savoir en sortir, surtout si tu veux gagner ta vie avec ta musique. Aujourd'hui, je collabore aussi avec des compagnies de théâtre, je crée des ambiances sonores… J'avais envie d'être au service d'un projet, et de mettre de côté l'ego tout puissant du home studiste habitué à gérer tout lui-même.* » Dans *Push up*, spectacle du Théâtre d'Air présenté cet été à Avignon, Gérald fait même l'acteur. Loin de son studio-cuisine. ✶

Monsieur Bricolage

DEGIHEUGI fouille les tréfonds du net pour bricoler, à coup de samples, une musique magnétique, entre hip hop abstrait et electro onirique. Son 4e album a été téléchargé à près de 20.000 exemplaires...

C'est un extrait de la bande-son d'un vieux film érotique grecque. Un sample d'à peine une minute que Degiheugi a « *cuté dans tous les sens* » en une dizaine de fragments afin de pouvoir le recomposer à volonté. Ses doigts courent avec dextérité sur un « contrôleur midi » : « *une sorte de table de contrôle avec des potards, des curseurs, des pads…* » qui permettent de jouer de l'ordinateur comme on jouerait d'une guitare. Finie la souris : les pads et autres claviers-maîtres favorisent une pratique plus intuitive, gestuelle : « *les mélodies viennent sans idée préconçue en jouant avec les touches. Les meilleurs trucs arrivent souvent avec des erreurs* », confie ce jeune trentenaire dans son home studio, installé au premier étage d'un coquet pavillon (« *Quand on a cherché une maison, c'était un de nos critères : une baignoire, un jardin et une chambre pour le studio* »). Lumineuse, la pièce est confortable mais plutôt sobrement équipée. « *La course à l'armement, ce n'est pas mon truc. J'adore les vieux synthés analogiques genre Moog mais ça coûte très cher. Et puis rien que le dernier contrôleur midi que j'ai acheté, j'ai mis 3 ou 4 mois à comprendre comment il fonctionnait…* »

Son temps, Degiheugi, préfère le consacrer à la composition et à l'étape capitale qui la précède : la chasse aux samples. « *Je mets plus de temps à trouver des samples et des vieux disques qu'à composer. Dès que j'ai fini un album, je passe environ un an à me constituer un stock de sons, en fouillant partout, surtout sur internet. Je passe des journées entières sur YouTube. Exceptées les rythmiques que je compose moi-même, mes morceaux sont constitué à 80 % de samples.* »

> “Les meilleurs trucs arrivent souvent avec des erreurs”

Graphiste, Degiheugi - Jérôme Vlidaer dans la « vraie vie » - a réalisé seul et « *sans décoller de sa chambre* » ses premiers albums, de la première note à la pochette. « *Mais l'autonomie a ses limites : j'ai confié le mixage de mon précédent album à un ingé son professionnel. La différence était flagrante. C'est un métier.* » Sur son prochain disque, prévu pour septembre, figureront aussi de nombreux invités : les fidèles lyonnais de Screenatorium, le rappeur canadien Andrré ou le Mc du groupe tourangeau Fumuj. « *Diffuser mon son gratuitement sur internet m'a permis d'entrer en contact avec de nombreux musiciens que, pour certains, je n'ai jamais rencontrés physiquement alors qu'on collabore depuis plusieurs années* ». Et de toucher un public large : sans aucune promotion professionnelle, son album *Broken Symphony* a été téléchargé près de 20.000 fois. Des « fans » qui le taraudent avec cette question récurrente : « et la scène, c'est pour quand? ». « *C'est la problématique du home studio : comment retranscrire en live une musique composée seul avec un ordi. Personnellement, voir sur scène un type planté derrière son portable, ça me fait chier. Je rêverais de jouer avec de la vidéo, des musiciens, un batteur… C'est compliqué mais j'y réfléchis* ». « Pas trop longtemps, hein! », soupirent les fans. ∗

Fête maison

Quand un membre du trio electro-folk Captain AdHoc se la joue solo, ça donne FORBIDDEN FOREPLAY : de la nu-disco faite maison, idéale pour une « écoute domestique et joyeuse ».

Yoann Coupé (Forbidden Foreplay) : « J'ai commencé en prenant des cours de musique assistée par ordinateur (MAO) au conservatoire à Évron. J'ai aussi beaucoup appris en faisant, de manière empirique. Puis il y a eu No Buzz, mon premier projet, et Captain AdHoc, dont le 2e album est prévu pour août.

En 2010, j'ai fait une pause d'un an dans mes études pour me consacrer à la musique et notamment à Forbidden Foreplay : de la “nu-disco”, conçue pour une écoute domestique et joyeuse, et qui s'inscrit dans le revival actuel de la French Touch. Je suis né en 1990. Daft Punk, les sorties des labels Crydamour ou Vulture… Ça a été ma première claque musicale et ça reste une influence majeure. J'ai acheté un synthé microKORG pour avoir des gros sons de basse, difficiles à obtenir avec des instruments virtuels basiques sur ordinateur (VST). Je passe des heures sur le net pour trouver un son cool à sampler : uniquement des morceaux disco-funk sortis entre 78-85, l'âge d'or! Le sample va constituer la base du morceau, à laquelle j'ajoute des arrangements de claviers, une basse, etc.

Sur le web, j'ai rencontré le collectif à l'origine du label Deal With It, qui a sorti mes deux premiers EP en septembre et en mai derniers. Ils disposent d'un gros réseau, s'occupent de la promo et de la diffusion en ligne. Tout de suite, les choses avancent plus vite… » ∗

Pillage people

Quasi inconnu dans le 5.3 mais considéré comme l'un des plus actifs bootlegers français, TOTOM balance sur le net des mash-ups qui tournent en boucle dans les clubs australiens...

Thomas Boivin (ToToM) : « Le mash-up ou bootleg consiste à mixer ensemble deux morceaux qui n'ont de préférence rien à voir, genre Stevie Wonder et Metallica… Depuis 2002, mon instrument de musique, c'est l'ordinateur : je pique un peu partout des bouts de trucs que j'assemble. J'ai d'abord joué avec un groupe de rock indus en Mayenne. Mais depuis 2005, je me consacre à fond au bootleg, parce que ça permet un retour immédiat : tu balances ton morceau sur le net et hop les gens le partagent dans leurs réseaux. Certains de mes mash-ups totalisent plus 80.000 écoutes sur SoundCloud. Et je sais que “Thundersexy”, qui mélange un morceau d'AC/DC et de Justin Timberlake, tournait à fond dans les boîtes de nuit australiennes en 2007…

Grâce au bootleg, j'ai pu aussi rencontrer plein de gens, comme Dj Zebra et faire des dizaines de dates en tant que dj. C'est une communauté très forte, underground mais très active, avec des forums, des sites privés où on s'échange nos fichiers. C'est un peu la conspiration secrète des bootlegers… Il y a un côté pirate, mais dans le bon sens du terme : personne ne fait de profit, tout se partage gratuitement, dans l'esprit de l'internet libre. Sur mon site, tous mes morceaux sont téléchargeables, dont l'album de mash-ups que j'ai fait dernièrement pour La Phaze. Les Mayennais de Kiemsa m'ont aussi demandé des bootlegs, qui devraient paraître bientôt sur leur dvd live posthume ». ∗

L'Amérique ! Entre avril et mai, pendant deux mois et demi, les BIRDS IN ROW ont écumé la terre sainte du rock'n'roll : 57 concerts, de Los Angeles à Brooklyn. Entre mythe et désillusions, récit de cette équipée sauvage par Bart, chanteur-guitariste du trio lavallois, récemment signé sur le prestigieux label US Deathwish.

DEPUIS LA CRÉATION DE BIRDS IN ROW EN 2009, on a donné près de 250 concerts à travers toute l'Europe. Ce groupe, on l'a créé avec l'envie oppressante de voyager et de voir autre chose que le vieux château et la place du 11 novembre. Et ce dernier voyage aux États-Unis nous a confortés dans l'idée que, parfois, on fait de bons choix.

Les USA, c'est la majeure partie de notre culture artistique : les groupes qu'on écoute viennent plus souvent de Californie que de Paris. Donc aller là-bas, c'était comme renouer avec des racines qui ne sont pas les nôtres. Je m'attendais à des courses poursuites et à ce que les voitures explosent dans tous les sens, mais finalement je crois que seuls les décors sont vrais…

Plus sérieusement, on entend toujours dire que tourner aux USA, c'est difficile. En Europe, on sait que chaque soir on aura à manger, à boire et un endroit où dormir. Là-bas, c'est débrouille-toi ! Et je dois dire que dormir sur du parquet pendant deux mois n'aide pas à rester en forme.

31 jours, 31 concerts

23 février. Départ de Londres. Après une escale à Charlotte, North Carolina, et une semaine à Oakland, California, nous partons sur les routes en compagnie de Loma Prieta, avec qui nous avions déjà tourné en Europe cet automne. Direction la côte Est. 31 jours, 31 concerts : cette première expérience sans temps mort nous a permis de mieux cerner à quoi la scène punk peut ressembler aux USA. On jouait généralement devant 60-80 personnes, un peu comme pour nos concerts en Europe, dans des sous-sols (typiquement américain), des églises (là encore le décor était nouveau), des bars-clubs ou des squats (beaucoup plus rarement qu'en Europe). Des concerts de taille modeste donc, mais devant un public averti.

Finalement, ce qui m'a le plus marqué durant ces premières semaines, ce sont les paysages. Il faut dire qu'on a eu le temps d'en profiter pendant les plus ou moins longs trajets auxquels on avait droit (courts pour là-bas) et le peu de communication dans le van : 8 personnes dans un camion 8 places plus le matériel et les bagages = confort limité et tensions éprouvantes (dur de faire ami-ami avec le genou du voisin dans les côtes…). Mais la découverte du nouveau monde en valait bien la peine. Ne serait-ce que pour profiter de l'architecture des villes et des kilomètres de prairies désertes et infinies du Midwest.

Marquante aussi la misère que connaît le pays le plus riche du monde. On a eu l'occasion de toucher des yeux la réalité américaine, comme par exemple dans la Rust Belt, ancienne région sidérurgique où l'industrie à l'abandon a laissé derrière elle des maisons délabrées, des villes fantômes et d'innombrables victimes d'un modèle économique puant.

Mais de ce genre d'environnement ressort toujours quelque chose d'incroyable, et de beau parfois. À l'image de Braddock, Pennsylvania, où nous avons pu nous reposer quelques jours après ce premier mois de concerts. Cette ville, parfait exemple de la Rust Belt, présente la particularité d'être habitée par de nombreux jeunes, multi-propriétaires (grâce au prix de l'immobilier très bas), qui la reconstruisent maison par maison. Rencontrer quelques-unes de ces personnes, toutes issues de la scène punk, nous a permis de vérifier une impression déjà ressentie à Oakland : de cet état de délabrement est né un fort esprit communautaire. Je me rappelle avoir été surpris par le nombre de passants nous saluant dans la rue, juste parce qu'on partageait un bout de trottoir. À aucun moment nous nous sommes sentis en danger, aussi étrange que cela puisse paraître dans le pays occidental le plus violent du monde.

> « Je dois dire que dormir sur du parquet pendant deux mois n'aide pas à rester en forme. »

Fumeuses de crack

Regonflés moralement, nous avons attaqué ce deuxième mois par une semaine de concerts et quatre jours à Boston, où est basé notre nouveau label, Deathwish. C'était important pour nous de mettre des visages sur l'équipe du label, mais aussi de nouer avec eux une relation autre que d'affaire. Et les nombreux repas ainsi que les deux jours que l'on a passé à participer à l'effort de guerre dans leurs bureaux ont pas mal aidé…

Ce deuxième mois fut aussi celui des péripéties et des transports en commun, à l'image de notre départ de Boston pour Philadelphie. Départ raté par la faute des gros sacs remplis de t-shirts qu'on a dû traîner dans le métro bostonien jusqu'à la station de bus où nous sommes arrivés… cinq minutes trop tard. Mais dans le train pour Philadelphie (525$), en sueur et fatigués par notre périple matinal en métro (95$), on se disait que jouer deux jours avec Converge, l'un de nos groupes cultes, devant 900 personnes, ça n'avait pas de prix. Enfin presque. Et ces deux jours à Philadephie et Brooklyn furent incroyables. Difficile de décrire ce qu'on ressent quand on a l'impression de réaliser un rêve…

À peine remis, nous rejoignions deux groupes que l'on respecte énormément musicalement, Deafeater et Touché Amoré, pour une tournée de deux semaines. 150-200 personnes par soir. Une ambiance plus que conviviale… On a profité pleinement de concerts un peu plus remplis et des nouvelles villes que nous traversions, et surtout de toutes ces discussions avec des gens qu'on ne connaissait que par leur musique quelques années auparavant. Deux semaines trop courtes… auxquelles succédait une ultime tournée sur la côte Ouest en compagnie du groupe avec qui nous avions commencé ce périple américain, Loma Prieta.

On joue à Los Angeles après avoir déchargé le camion sous les yeux d'une des nombreuses fumeuses de crack de la région. Puis ensuite Riverside, Fresno, Santa Cruz… Dans le van, l'ambiance est étrange. Puis tout change. Les lourds silences se transforment en rires. Ça sent la fin de tournée. Et l'ambiance reste au beau fixe jusqu'à la dernière date, dans une salle mythique de Berkeley, le 924 Gilman St.

Le retour me permet de penser à ce tour report, sans trouver le courage de choisir parmi les tonnes de souvenirs emmagasinés durant ce voyage. Il y a toujours trop de choses à garder pour soi, des choses indescriptibles dans ce genre d'expérience. S'il n'avait fallu écrire que quelques lignes, j'aurais sans doute résumé cette tournée ainsi : « à 14 ans, avec mon premier groupe, j'avais déjà l'envie de traverser l'Atlantique pour vivre ma passion, dans le pays qui l'alimentait le plus. J'en ai 25 aujourd'hui et je rentre chez moi après deux mois et demi de tournée avec des groupes qui comptent parmi mes références ultimes ». Essayez d'imaginer : comment vous sentiriez-vous si vous tentiez de réaliser vos rêves et que par chance, passion et conviction, vous y parveniez ? ✶

© John Cassidy

Au Rocko's, Manchester, New Hampshire, le 18 avril.

Article complet à lire sur www.tranzistor.org

Stars dans leur pays, la Guinée, les ESPOIRS DE CORONTHIE ont posé leurs valises il y a un an à Laval après avoir tourné dans toute l'Europe. Le 26 mai, ils étaient aux Ondines pour l'Afrika Changé. En France, c'est là qu'ils ont commencé.

Par Sophie Santoni-Haeussler

Vent d'Espoirs

ON A BEAU LES AVOIR ATTENDUS PENDANT UNE HEURE ET DEMIE (un gros problème technique juste après la belle première partie de Mad Lenoir), quand les Espoirs de Coronthie débarquent sur scène, on se dit que ce sont de vrais princes. D'abord, ils s'excusent de ce retard dont ils ne sont pas responsables. Et puis les chanteurs entonnent « Babadi », une balade aussi douce que la mélancolie, accompagnée à la kora et portée par des chœurs sublimes. La grâce est telle que malgré la fatigue, la salle est déjà gagnée.

Les trois leaders du groupe se partagent avec naturel le devant de la scène. Il y a Sanso, à la voix plutôt grave et bien posée ; le charismatique Mengué, au timbre plus doux, légèrement haut perché ; et puis l'étonnant Machété, l'auteur principal du groupe, en qui on verrait bien un JoeyStarr guinéen. La voix profonde et éraillée, parfois jusqu'à la rupture, le débit de rappeur et même une vague ressemblance physique… Sa présence apporte une vraie modernité à cette musique afro-mandingue d'inspiration traditionnelle, comme une bonne partie des instruments utilisés : kora, sanza, balafon… La mise en scène aboutie, autant que le jeu avec le public, achèvent d'inscrire les Espoirs dans leur époque.

Le groupe compte un danseur mais les chanteurs improvisent eux aussi des enchaînements, sauts… Le spectacle est partout : sur le devant de la scène, à droite, à gauche… on ne sait plus où poser les yeux quand les Espoirs se déchaînent. Les oreilles saisissent quelques paroles en français (la plupart sont en soussou). Ça parle de jeu de dupes : « *si vous m'élisez, je promets de lutter contre la corruption (…) Tout va changer ! (…) Sept ans plus tard, rien n'a changé. Huit ans plus tard, rien n'a changé…* »

« *Nous sommes une sorte de phare de la musique guinéenne, alors pourquoi ne pas défendre la population contre les politiciens ?*, relève Mengué, chef de groupe élu, lui, vraiment démocratiquement par ses pairs. *Mais nos chansons parlent aussi d'amour, de guerre, du présent, du passé… de tout ce que nous ressentons.* » En dépit de la gaieté apparente de bon nombre de morceaux, une sorte de saudade s'en dégage. « *On a tout le temps la nostalgie de notre bled, c'est sûr* », confirme Mengué dans un demi-sourire.

Jeux interdits

Leur bled, c'est en fait un quartier pauvre de Conakry, Coronthie. D'où le nom du groupe, décrété par le présentateur de leur premier gros concert. Jusque-là, les jeunes musiciens, autodidactes, étaient davantage occupés à réussir à jouer de la musique sans que leurs parents le sachent qu'à se trouver un nom. Parce qu'ils ne sont pas issus de lignées de griots, ils n'avaient théoriquement pas le droit de prétendre à ce privilège. Alors ils ont fabriqué seuls leurs premiers instruments et ont fait l'école buissonnière pour s'exercer, avant d'aller en cachette jouer dans les bars le soir. Et peu à peu la bande de copains est devenue un groupe de musiciens professionnels. « *Nos parents ont accepté les choses quand on a enregistré notre premier album* », confie Mengué.

Baptisé *Patriote*, ce premier opus est un pur produit de la musique mandingue traditionnelle. La rencontre avec Antoine Amigues va faire évoluer le son des Espoirs vers ce qu'il est aujourd'hui. Le guitariste français découvre le groupe en 1998 lors de vacances en Guinée. Séduit par le talent des musiciens, il s'intègre à la formation et l'aide à enregistrer un deuxième album dont il réalise les arrangements. *Dunya igiri* cartonne tellement en Afrique de l'Ouest qu'Antoine a l'idée de faire tourner les Espoirs en Europe.

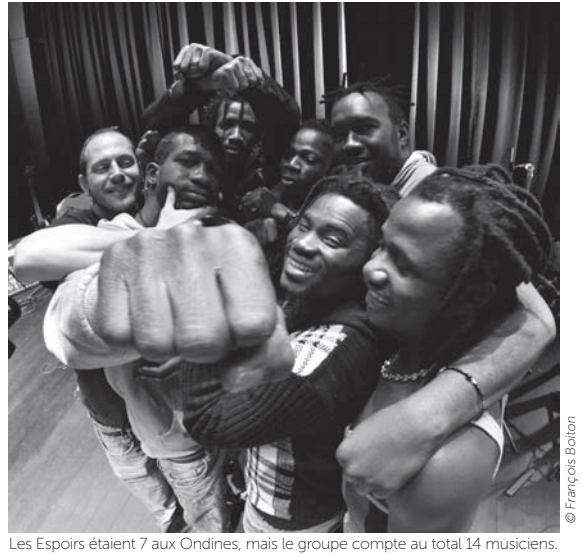
> « On est une sorte de phare de la musique guinéenne, alors pourquoi ne pas défendre la population contre les politiciens ? »

« *À l'époque, je travaillais aux Ondines et j'avais déjà beaucoup de liens avec l'Afrique*, relate le Lavallois Laurent Rangeard, devenu manager du groupe. *J'ai vu l'appel d'Antoine sur un site spécialisé et je me suis dit qu'on pouvait les accueillir pour travailler un spectacle professionnel.* » S'ensuivront presque cinq ans de tournées et de festivals en Europe et au Québec.

La fée Ondines

« *En voyageant, on a rencontré plein de musiciens et on a compris qu'en fusionnant les styles, ça pouvait bouger* », explique Mengué. « *Déjà sur* Tinkhinyi, *leur troisième album qui a reçu une vraie reconnaissance du monde musical, il y a des codes et des couleurs musicales qui ont changé*, complète Laurent Rangeard. *Le prochain* (qui devrait sortir en janvier 2013, ndr) *devrait constituer un tournant. Ils ont fait l'effort de chanter certains textes en français ou en anglais pour tenir compte de leur public. Ils s'émancipent de la musique traditionnelle, en introduisant du banjo, des claviers, des congas…* »

C'est lors d'une résidence aux Ondines en avril dernier que les Espoirs de Coronthie ont travaillé cinq titres de cette fusion en perpétuelle évolution. Un peu comme si la salle changéenne était devenue leur bonne fée. Laval, où ils vivent depuis un an, s'est mué en port d'attache. Le groupe s'y sent bien, même s'il regrette qu'il n'y ait pas dans la ville un lieu où les artistes puissent se retrouver et jouer ensemble, sans enjeu.



© François Bolton

Les Espoirs étaient 7 aux Ondines, mais le groupe compte au total 14 musiciens.

À Conakry, les Espoirs ont carrément créé un espace culturel pour encourager les artistes émergents. Le club (comme l'association mayennaise visant à le soutenir) s'appelle « Fougou Fougou Faga Faga », une onomatopée évoquant l'envol d'un oiseau. « *Quand tu as de la chance, il faut aider les autres* », sourit Mengué. Après être rentré un peu au pays entre autres pour animer ce lieu, le groupe doit enregistrer en juin, à Lyon, dans le studio du Peuple de l'Herbe. Prestigieux ? Quand on sait que *Tinkhinyi* a été réalisé à Bamako au même endroit que certains albums de Rokia Traoré ou Ali Farka Touré, ça fait relativiser… *

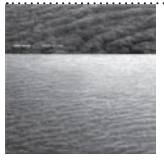
ils arrivent

FORBIDDEN FOREPLAY Morning Light + Fap Clap

« *We give a french touch to house* ». C'est sur un blouson portant cette inscription qu'est née au mitan des années 90 la célèbre expression « french touch », au moment même où les Étienne de Crécy, Cassius ou Superfunk s'apprêtaient à foutre le feu à ma chambre d'ado et à tous les clubs branchés de la planète. 15 ans après, que reste-t-il de cette appellation aussi poreuse qu'opportuniste ? En 2012, un jeune Mayennais, bercé aux basses compressées, par ailleurs membre du trio Captain AdHoc, se charge de réveiller son spectre en attaquant le versant house filtrée de notre « patte française ».
Au menu, deux EP publiés par le label clermontois Deal With It soit huit morceaux (dont trois remixes), où des boucles aux effluves funk et disco se propulsent dans un accélérateur de particules rythmiques, puis irriguent les circuits imprimés des machines de Forbidden Foreplay. Une musique aux codes bien maîtrisés, qui n'a guère d'autre vocation que celle de faire remuer du bas ventre en agitant les bras. Mais qui pour autant ne sacrifie jamais sa musicalité sur l'autel du clubbing servile, qu'elle repose sur des vocaux ultra groovy (« Morning light ») et discoïdes (« Love for Hugo Zon ») ou des gimmicks qui donnent envie de claquer de la fesse à mains nues (« Fap Clap », tube de l'été en puissance). Quant à « Macadamia », on dirait ce titre sorti des chutes de studio de l'album *Discovery*, lorsque Daft Punk savait encore, au début du siècle, transformer le bronze en or. Mention spéciale enfin à la production satinée, gonflée aux amphètes, qui sait faire briller le swing numérique de ces décharges hédonistes et solaires. *1997 is still alive*.

Yoan Le Blévec

HERVÉ MOIRE Mirage de Loire



Autant vous le dire tout de suite, la musique électroacoustique, le field recording représentent pour moi un refuge, un lieu unique dans cette vie : dans l'un de ces moments de rare clairvoyance et de lucidité aveuglante que je connais généralement durant une longue douche, j'ai compris qu'il n'existait aucune chose sur cette terre pouvant apaiser ce qui n'allait pas chez moi, exceptée la musique.
Mirage de Loire possède ce pouvoir de consolation sublime. En écoutant cette longue et unique pièce de 23 minutes, je ne boudais pas mon plaisir à rêver d'une France où Hervé Moire deviendrait mainstream, où des hordes d'iPod déverseraient de la beauté, où les citoyens se nettoieraient d'années de « noise pollution » nocive.
Composé et mixé entre 2008 et 2010, ce morceau utilise des enregistrements captés sur les bords de Loire. Là où le fleuve est le plus sauvage, près d'Oudon, à l'Est de Nantes. Cinéaste pour l'oreille, Hervé Moire y peint un paysage sonore dans lequel les sons de la nature (eau, végétaux, insectes…) embrassent ceux de l'électronique, ici scintillante et contemplative. Sans chercher à représenter un univers plus riche, comme souvent dans ce genre de musique (où les sons sont parfois enrobés de nappes mielleuses de violons aux accents de compilations pour séances de relaxation), il nous invite à questionner notre perception des sons. Quand le bruit devient-il de la musique ? Et vice-versa ? Vaste débat…
On remerciera l'excellent label Aposiopèse, né dans nos contrées, pour la qualité esthétique de ses productions, qui sonnent pour moi comme des lettres amicales, écrites au milieu de la tempête et adressées avec finesse, depuis Bruxelles.

Lharces Bhorerts

LOS MANCHOS DE LA MANCHA Va t'en la pie !

À chaque disque de jazz manouche, ses reprises de Django Reinhardt. Un adage qui se confirme avec cet EP autoproduit de Los Manchos de la Mancha. Un premier disque qui arrive (enfin !) après une petite dizaine d'années passées à fouler les scènes d'ici ou d'ailleurs, à changer de line-up et de nom. Anciennement baptisé La Mancha, ce quartet de potes lavallois donne dans le swing manouche/musette, avec en bandoulière les réglementaires guitares « Selmer », contrebasse et accordéon.
Au menu donc de *Va t'en la pie !*, trois standards (dont les éternels « Minor swing » et « La montagne Sainte Geneviève » de maître Django), certes de belle facture mais qui n'apportent rien de neuf sous le soleil gitan (il faut dire qu'il en a vu passer…). On saluera tout de même la sobriété et la justesse des solos, et le mérite qu'ont Los Manchos de ne pas tomber dans le piège d'une virtuosité sans âme, pourtant récurrente dans ce genre. Car d'âme et d'humanité, leur musique conviviale en déborde. À l'image des trois compositions du groupe, qui osent une voix parlée, des illustrations sonores (extraits de film, bruitages), tout en conservant une belle énergie et un swing épidémique. On goûte avec plaisir à cette « Intro Rabouin », ses voix d'enfants et sa contrebasse au son chaleureux et dansant, à « Déjà vu » et son thème efficace où accordéon et guitare se partagent brillamment le rôle de soliste, ou au très cinématographique « Dusho ».
Un regret ? Peut-être que ce disque soit aussi court (19 minutes), car ces Manchos-là sont loin de jouer comme des manches.

Antoine Gautreau

SWNAMII Babylon in fire

Avec ce nom imprononçable, Swnamii ne part pas vraiment sur une bonne base… On se souvient alors de l'ancien blase de la bande (Tsunami) et on commence à comprendre comment articuler les trois premières consonnes de son nouveau patronyme. Le déluge qui nous assaille lorsqu'on lance la lecture de ce premier album achève de nous renseigner… On est vite calmé : ici, point besoin de se triturer le ciboulot pour trouver un mot qui caractérise la musique de ce quartet formé en 2009. C'est du metal, un point c'est tout ! L'overdrive des guitares est poussé à fond, le batteur manie la double pédale en veux-tu en voilà, le chant scandé se fait volontiers animal… Bref, tous les ingrédients sont réunis. Et, force est de constater que la recette a été bien suivie puisque le résultat final est tout à fait à la hauteur. Martelant un message contestataire et revendicatif (à l'instar des titres des morceaux : « Fuck fascists », « Resistance », « Brain Washing »…), le chant est principalement en anglais, mais parfois c'est le portugais qui s'invite et pour cause, Emilio qui tient le micro a des origines brésiliennes. On ne sera donc pas surpris de voir ressortir un je-ne-sais-quoi de Sepultura et de Soulfly, piliers du metal brésilien, dans la musique de Swnamii.
Voici donc un nouvel album produit par le fertile vivier underground lavallois, et même si la qualité de production de cet opus, entièrement enregistré et mixé à la maison, souffre un peu la comparaison avec celles de certains voisins, Swnamii se démarque clairement par la voie qu'il a choisie, celle d'un metal-hardcore finalement assez inédit en Mayenne.

Adrien

Y'a pas que la musique !

Non, le monde des chansons pour enfant ne se limite pas à Henri Dès. De plus en plus de musiciens prennent plaisir à explorer le genre en participant à différents projets de livres-disques. On citera notamment Les Ogres de Barback et leur *Pitt Ocha, François Hadji-Lazaro (Ma tata, mon pingouin, Gérard et les autres...)* ou des artistes tels que Dick Annegarn ou Françoiz Breut, qui ont contribué à enrichir la collection « Toto ou Tartare », fruit d'une belle collaboration entre le label Tôt ou Tard et l'éditeur Actes Sud junior.

Une collection qu'avait inaugurée en 2006 Claude Sicre, « ingénieur en folklore » et maître à penser des Fabulous Trobadors, avec *Le quartier enchantant*, jolie mise en scène et en musique de la vie d'un quartier et de ses jeunes habitants. Pour cet éternel défenseur d'une musique populaire partagée par tous, les comptines sont « *la meilleure des écoles pour l'éducation première à la musique, à l'expression orale et au bien vivre ensemble* ». Le Toulousain publie cette fois chez Bayard l'album-CD ***Les comptines de la récré***. 18 comptines interprétées par les 2Zélectriques, Flore Sicre et Géraldine Lopez, issues du collectif Bombes 2 Bal.

Portées par la culture occitane, l'accent toulousain et les rythmes des tambourins, elles inventent des histoires, s'amusent avec les mots, les sons, se lancent des défis et se font des blagues. Ces comptines présentent un intérêt autant ludique que pédagogique, jouant sur les allitérations, alternant les rimes plates et croisées, elles permettent une première approche du travail d'élocution et de diction. Elles sont aussi le point de départ d'improvisations orales ou écrites pour prolonger le jeu à l'école ou à la maison.

L'objet, un livre-disque grand format, est magnifiquement illustré par des dessins originaux accompagnant les textes de chaque comptine : plus d'une dizaine d'illustrateurs ont été mis à contribution. Avec cet album-cd didactique mais plein d'invention et d'humour, Claude Sicre trace un fort beau chemin vers l'initiation et le partage musical.

Vincent

BAG OF BONES

LE MEILLEUR GROUPE LOCAL DU MONDE

Il était tout fier d'avoir vendu la mèche, le Steven. Comme un bon élève, il était allé voir le CPE du lycée pour lui dire qu'il jouait dans un groupe de rock. Coup de bol, ça tombait pile poil pour la fête de fin d'année. Cette fois, on ne se contenterait pas d'un goûter avec la chaîne laser qui gueule du Eminem ou du Orelsan : on aurait un vrai groupe amateur ! Je voyais bien le père Chassagne se frotter les mains dans la tête, limite ému de voir ses petits lycéens se lancer dans des projets personnels – et puis n'est-ce pas, ce sera un bon exemple pour les autres… D'ailleurs, entre le moment où Steven nous a vendus à Chassagne et le jour de la fête, il y a eu un type qui a proposé de faire le Dj, un qui jouerait de la gratte sèche et un autre qui voulait se ramener avec du matos de jonglage et des tenues de clown. C'était plus la fête du lycée, c'était carrément Woodstock. Woodstock version Zavatta.

Bon, faut reconnaître qu'on se la jouait tous un peu rockstars depuis qu'on réussissait à aligner deux mesures à peu près dans le tempo. Alors quand le CPE nous a proposé de jouer devant tout le monde, on s'est pas fait prier. Un peu, qu'on allait leur montrer, aux autres ! Et après, quand on a réfléchi à ce qu'on venait de dire, qu'on a compté les semaines qui nous séparaient de la date du concert et qu'on a VRAIMENT écouté ce qu'on faisait (en s'enregistrant sur un magnéto pourrave), on a gentiment commencé à flipper.

Dans la panique générale où on était, genre les femmes et les enfants d'abord, on n'arrivait plus vraiment à réfléchir. Heureusement que Noémie avait un peu plus de sang-froid, à croire que rien ne l'atteint : elle a tout organisé pour que l'accouchement se passe en douceur. Sur ses conseils, on a commencé à recenser les morceaux qu'on savait jouer sans trop se planter. C'était vite vu, y'en avait quatre ou cinq. De quoi tenir vingt minutes, ce qui était amplement suffisant pour une fête de fin d'année. Eh bien, à partir de maintenant et jusqu'au jour J, on n'allait plus répéter que ces morceaux-là.

Vu comme ça, ça paraissait si facile qu'on en était tout rassurés, d'un coup. Je l'aurais embrassée, Noémie ! (Remarquez, je l'aurais embrassée même sans ça). On s'est mis au boulot tout de suite, et en répétant nos cinq morceaux on avait l'impression d'être le meilleur groupe du monde en train de préparer une tournée mondiale. Je passais bien un quart d'heure à disposer mes fûts correctement, à évaluer la distance entre mes bras et les cymbales, à frotter mes peaux comme si j'allais en faire jaillir un génie. Complètement malade. Mais quand je voyais le temps que mettait Adrien à s'accorder et à s'échauffer les doigts, je me trouvais plutôt normal…

Raphaël Juldé

Top 50-trois

Ici pas de tubes de l'été mais un cocktail hip-hop-jazz-rock bien frais, servi par la crème de la crème des programmateurs mayennais. Cheers !

Les 3 éléphants (Jeff Foulon)

CHAMPAGNE CHAMPAGNE – Private party (Platinum)

Ce trio hors du commun nous arrive de Seattle. Et c'est un punk rap shoegaze à la noirceur magnétique qu'il nous offre. Imaginez The Cure, Cody Chesnutt et Cannibal Ox dans une maison hantée, saouls et surexcités…

Les Ateliers jazz (Jeff Landeau)

LAURENT DE WILDE - Over the clouds (Gazebo)

On attendait depuis 6 ans le retour de Laurent de Wilde au trio acoustique. C'est fait magistralement ici avec deux complices de marque, Ira Coleman et Clarence Penn. Pour son auteur, cet album a agi comme « un médicament ». Avis aux malades de jazz !

L'Autre radio (Joël Flambard)

AUSTERLITZ - Austerlitz (autoproduction)

Ce trio se démarque des schémas classiques du rock en inventant un mouvement libre, instinctif, curieux, bagarreur : le « rock asymétrique ». Place aux compos défrichant des terres inconnues et aux mélodies accrocheuses, élégantes et singulières.

Au foin de la rue (Maxime Leduc)

BLISS N ESO - Flying Colours (Illusive Sounds)

L'Océan Indien regorge décidément de sacrées perles rares : après la belle Ladi 6, c'est le groupe australien Bliss n Eso qui squatte mes platines avec son hip-hop offensif et efficace, mis en valeur par des productions dignes des plus belles heures des deux côtes américaines !

Petites annonces

Compositeur amateur, collaborant avec de jeunes auteurs, recherche chanteurs/chanteuses pour création de chansons et réalisation de maquettes.
Dominique Buschaud
dominique.buschaud@orange.fr

Le Festival Le Chaînon Manquant (du 19 au 23 septembre à Laval) recherche des bénévoles et des hébergeants.
Emilie Reynal (06 52 74 15 68)
benevolat@fnatv.com

Le groupe Asaé (ska festif, folk rock) cherche un chanteur ou une chanteuse.
Arnaud Brehault
arno260792@hotmail.fr

Pour déposer une annonce :
www.tranzistor.org

abonnez-vous !

Et recevez un disque en cadeau*

Pour 7 euros, recevez Tranzistor chez vous pendant un an (4 numéros). Coupon à envoyer à Tranzistor - Addm 53 - 25 rue de la maillarderie - BP 1429 - 53014 Laval cedex.
N'oubliez pas de joindre votre règlement par chèque à l'ordre de l'ADDM 53.

Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville :

Téléphone : Email :

Los Manchos de la Mancha
Va t'en la pie ! (cd)

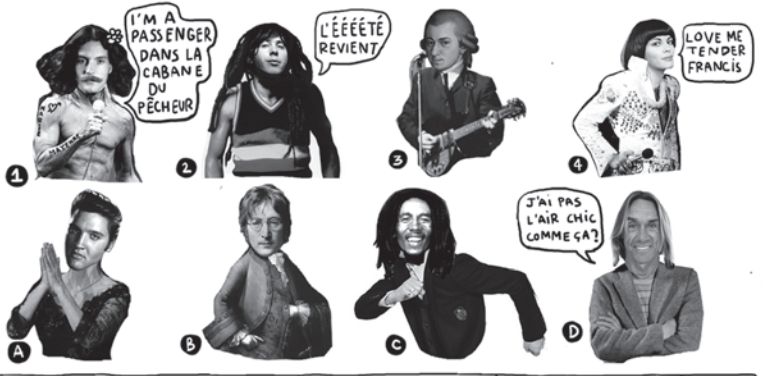
*Dans la limite des stocks disponibles

PAGE JEUX

★ POUR SON NUMÉRO D'ÉTÉ, TRANZISTOR PAIE SA PAGE JEUX ! ★
POUR JOUER SUR LA PLAGE, SUR LE CAMPING D'UN FESTIVAL OU ENTRE DEUX CONCERTS...

MASH-UP !

LORS D'UNE SOIRÉE UN PEU BORDERLINE AU 6 PAR 4, UN DJ UN BRIN FARCEUR S'EST AMUSÉ À MIXER ENSEMBLE DES VEDETTES DU MUSIC HALL. **RETROUVE LES DUOS D'ARTISTES** QU'IL A MÉLANGÉS !



RÉPONSE	MOZART-LENNON (3-B)	ARCHIMÈDE-MARLEY (2-C)	1667-CABREL (1-D)	ELVIS-MATHIEU (4-A)

RELIE LES POINTS

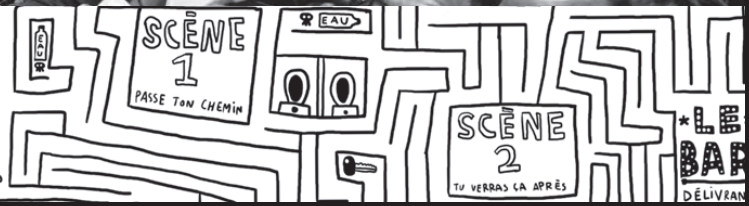
ET DÉCOUVRE LE NOUVEL AMI DE LIONEL ET FRANCIS

LES 7 ERREURS

TROUVE LES 7 ERREURS QUI TE PERMETTRONT DE FAIRE LA DIFFÉRENCE ENTRE LE VRAI GROUPE D'HEAVYPUNKHIPHOP ET SA COPIE RATÉE

LE LABYRINTHE

UN FESTIVAL PEUT ÊTRE UN VRAI CASSE-TÊTE. AIDE CE JEUNE FESTIVALIER À RETROUVER SON CHEMIN JUSQU'AU BAR. ATTENTION AUX PIÈGES !



ADM 53
LA MAYENNE
CONSEIL GÉNÉRAL
Région PAYS DE LA LOIRE

RÉDACTION
02 43 59 96 54
contact@tranzistor.org

Terra Incognita Swnamii Le Chaînon Manquant Foodj Los Manchos de la Mancha Le Music'AL Hervé Moire Les Allumés du jazz Les Espoirs de Coronthie Les Arts'Borescences Au foin de la Rue ToToM Happy Web Degiheugi Monopsone Birds in row Les Émergences Forbidden Foreplay La Face des étoiles radouL branK Charlie Mars Tallani's Garden Motocultor Angers Kalling

TRANZISTOR.ORG
NOUVELLE VERSION

Plus de news et de chroniques, des articles en version complète, des vidéos, un agenda concerts, un annuaire des musiques actuelles en Mayenne...